

## **ORIGINE ET VERITE EMOTIONNELLE** **Du sentiment et de la recherche de l'authenticité**

Claudio Neri

Mots clés : Authenticité, Etat du Soi, Identification et désidentification, Fantasme d'autogénération, Gaieté.

« Aujourd'hui, pour le moment encore, il n'y a qu'un choix possible, et ce choix ne peut porter que sur deux méthodes également excessives : ou bien poser un réel entièrement perméable à l'histoire, et idéologiser ; ou bien, à l'inverse, poser un réel *finale*ment impénétrable, irréductible et, dans ce cas, poétiser. En un mot, je ne vois pas encore de synthèse entre l'idéologie et la poésie (j'entends par poésie, d'une façon très générale, la recherche du sens inaliénable des choses) »

Roland Barthes, *Le Mythe aujourd'hui*

Je ne présenterai pas un discours organisé, structuré et complet (je n'ai pas prévu, en effet, de conclusion), mais simplement quelques réflexions détachées qui ne sont que faiblement liées les unes aux autres. Ce genre de présentation comporte sans doute des inconvénients, mais elle peut aussi stimuler le débat et favoriser l'émergence de nouvelles idées.

### **Freud**

Freud ne s'est jamais occupé directement de l'authenticité. Par rapport à ce thème, une de ses hypothèses s'avère néanmoins intéressante, à savoir que les traces des personnes dont l'amour a été essentiel au cours du développement sont conservées dans l'appareil psychique.

Ces traces sont progressivement recueillies dans un « modèle » qui est une sorte de synthèse de ce à quoi il faut adapter sa manière d'être pour obtenir appréciation et amour.

Le « modèle » dont parle Freud est formé par de multiples éléments, qui ne sont pas nécessairement cohérents entre eux, mais qui possèdent une caractéristique commune : ils sont tous empreints de sentiments et de charges du fait d'être nés et de

s'être manifestés dans le cadre de liens intenses d'affection et de dépendance vis-à-vis de la mère, du père, des frères et sœurs, etc.

Ce « modèle » conditionne ainsi la manière de penser et de sentir de chacun : il devient, plus exactement, une partie intégrante de la psyché.

La structure ainsi formée est précisément une « instance », c'est-à-dire une structure qui « sollicite ». La relation que l'on entretient avec cette instance (que le Moi entretient avec cette instance) influe sur le sentiment « d'être adapté ». Soit dit en passant, il me paraît tragique que, pour être aimé, il faille en grande partie être adapté. Cette considération est cependant tempérée en partie par la conscience que, petit à petit, s'affirment aussi d'autres manières – différentes et plus libres – de se sentir aimé.

L'instance dont parle Freud influe de deux manières apparemment contradictoires sur le sentiment « d'être adapté » : d'une part, elle se présente comme une contrainte ou une série de contraintes auxquelles il faut se conformer ; de l'autre, elle constitue un objectif dont on reconnaît la réalisation comme étant l'expression la plus pleine de soi.

Dans le premier cas (contrainte ou série de contraintes auxquelles il faut se conformer), l'individu perçoit la discordance entre la poussée des pulsions ou, en tout état de cause, entre les poussées qu'il perçoit comme étant « transgressives » et l'exigence impérieuse de correspondre à un modèle. Les frontières entre le Surmoi et l'Idéal du Moi sont, de ce point de vue, incertaines et floues. La discordance entre les « poussées transgressives » et les contraintes qui imposent de s'adapter au modèle entraîne habituellement un sentiment de culpabilité, d'inadéquation ou de honte, en provoquant une blessure douloureuse dans le flux des sensations vitales. La perception de cette discordance a également des effets à plus long terme. L'individu a en effet tendance à percevoir comme étant plus « adapté » le courant des désirs et des émotions qui conduit à un changement en vue de correspondre au modèle plutôt que la tendance opposée qui l'amènerait à suivre le désir « transgressif ». Il cherche ainsi à se modifier lui-même pour devenir plus adapté, au lieu de rester tel qu'il est.

Il y a lieu de souligner que, dans cette situation, « le désir transgressif » interrompt la sensation de l'individu d'être en syntonie avec les « encadrements » qui sécurisent sa manière d'être, en provoquant chez lui un sentiment de peur. Cette peur, à son tour, le fait sentir inadapté : comment peut-on se sentir adapté quand on a peur, quand suivre son propre penchant comporte en soi la perspective d'une punition ou d'un échec ?

Dans le deuxième cas – où « l'instance » agit comme un modèle et comme un objectif dont on reconnaît la réalisation comme étant la pleine expression de soi –, la correspondance entre la perception de sa propre identité et les modèles dont est tissé l'Idéal du Moi produit une sensation de joie et de triomphe du fait d'avoir atteint une satisfaction totale. D'où l'idée d'être « authentique » qui naît du sentiment d'une syntonie totale avec ses propres idéaux et, à travers ces derniers, avec le monde

entier. Cette deuxième manière d'agir de l'Idéal du Moi est décrite, par exemple, par Freud dans un paragraphe de *Psychologie des foules et analyse du Moi* (1921).

J'ai voulu rapporter (dans un style simple et familier) les considérations de Freud à propos des « configurations modèle » parce qu'elles mettent bien en lumière l'aspect de joyeux accomplissement qu'un individu peut éprouver quand il perçoit qu'un de ses gestes ou pensées lui paraît non seulement adapté, mais aussi authentique car ce qui est libre en lui s'est mis à l'unisson de l'Idéal du Moi.

Je désire toutefois préciser dès le départ que, dans ce travail, je ne m'occuperai pas spécifiquement du jeu entre les instances psychiques (Moi, Ça, Surmoi, Idéal du Moi), ni du genre de sentiments que j'ai décrits plus haut. Je m'occuperai plutôt de la réalisation des conditions de base qui permettent une interaction mobile et variable entre les instances psychiques, destinée à durer toute la vie, et surtout de la reconnaissance et de la validation d'une identité propre indépendante comme prémisses de toute réalisation possible du sentiment d'être authentique (Erickson, 1956).

### **Winnicott**

Après Freud, le deuxième psychanalyste qu'il y a lieu de prendre en considération pour préciser le champ du discours est Winnicott.

Winnicott (1970) introduit dans la psychanalyse le discours de la spontanéité, en le situant dans la perspective de la croissance de l'enfant et de sa relation à la mère. Un enfant, par exemple, peut mobiliser la défense « faux self » pour pouvoir vivre avec une mère déprimée qui lui demande, explicitement ou implicitement, d'être soulagée de son pessimisme et de son humeur noire. Cette défense (ou organisation) consiste dans le fait d'interagir et de se mettre en relation à la mère et aux autres en étant complaisant, « en étant bon », en étant ce dont la mère a besoin.

Cette défense peut se structurer progressivement comme un véritable trouble du caractère et elle comporte de nombreuses limitations et un prix très élevé : sensation d'irréalité, incertitude quant à la valeur de la vie. Autrement dit, l'enfant peut rester piégé dans cette organisation défensive et ne pas réussir à définir son identité et son style de vie.

« [...] Ces enfants – écrit Winnicott (1969) – essaient toujours de revenir au point de départ et [...] quand ils arrivent à ce point de départ, c'est-à-dire un lieu où la mère n'est pas déprimée, ils sont épuisés et ont besoin de se reposer ; ils ne peuvent donc pas continuer à vivre leur propre vie. [...]

Je pense, en somme, que ces enfants opèrent une réparation, non par rapport à leur destructivité et à leurs tendances destructrices, mais par rapport aux tendances destructrices de la mère. Pour ces enfants, réussir signifie parvenir à réparer ce qui ne va pas chez

la mère et cela leur ôte toute possibilité de développement personnel. Ils sont, comme les Danaïdes du mythe grec, condamnés à verser éternellement de l'eau dans un tonneau sans fond. »<sup>\*</sup>

L'organisation « faux self » n'est cependant pas uniquement l'effet du besoin de se défendre contre des demandes excessives et envahissantes, mais aussi une manière de préserver la possibilité d'un développement futur du vrai self. Winnicott écrit (1988) :

« Quand il se produit un certain degré d'échec de l'adaptation, [...] le petit enfant développe deux types de relations. Le premier type est une relation silencieuse et secrète avec un monde intérieur essentiellement personnel et privé [...]. L'autre va d'un faux self à un environnement vaguement perçu comme extérieur ou implanté. Le premier contient la spontanéité et la richesse, le deuxième est une relation de complaisance entretenue pour gagner du temps jusqu'au jour où, peut-être, le premier type de relation [celle du vrai self avec le monde extérieur] pourra se réaliser. [...] »<sup>i \*</sup>

Ce vrai self « en attente » est une des idées les plus fascinantes de Winnicott. Elle contient une suggestion implicite qui me semble très vraie et utile : l'analyste doit soutenir la foi cachée du patient (je pense que, dans ce cas, « foi » est plus approprié que « confiance ») et chercher à créer dans l'analyse un environnement qui peut favoriser le développement du vrai self, c'est-à-dire des aspects authentiques, sains et créatifs du patient.

Le discours de Winnicott sur le vrai self est en partie indépendant de ce qu'il dit à propos du faux self. Winnicott (1963 et 1960) identifie la source de la spontanéité et de la santé avec une zone du Soi isolée du bon sens, de la logique, de la sociabilité et de toute limite imposée par le contact avec la réalité.

« Quand un individu est sain, il y a un noyau de sa personnalité qui correspond au vrai self [...], qui ne communique jamais avec le monde des objets perceptibles par les sens. L'individu sain sait que ce noyau ne doit jamais communiquer ou être influencé par la réalité extérieure. »<sup>ii \*</sup>

« Là [dans le contexte du vrai self], la communication est non verbale. Elle est comme la musique des sphères, absolument personnelle. Elle appartient au fait d'être vivant. »<sup>iii \*</sup>

---

\* NDT : traductions libres.

La mobilisation des potentialités du vrai self ne s'effectue pas à travers un apprentissage par l'individu ou une compréhension par les personnes qui l'entourent, mais par une sorte de coïncidence magique entre la mère et le geste de l'enfant.

« Un aspect essentiel de ma théorie est que le vrai self ne devient une réalité vivante que s'il est la conséquence d'une réussite répétée de la mère rejoignant le geste spontané ou l'hallucination sensorielle du nourrisson. »<sup>iv \*</sup>

Robert Rodman (2003, p. 265 de l'édition anglaise), en commentant ces textes de Winnicott, ajoute de manière tout à fait opportune :

« La mère qui n'est pas « suffisamment bonne » (*the not-good-enough mother*) ne réussit pas à rejoindre ce geste et y substitue le sien, auquel le nourrisson s'adapte par complaisance (*complies*) : c'est le début du faux self. »<sup>v \*</sup>

Je conclurai ce bref aperçu sur l'apport de Winnicott en soulignant que la spontanéité, et notamment le « geste spontané », sont au centre de sa recherche et de sa réflexion. Pour Winnicott, le geste spontané est le vrai self en action (*the True Self in action*). Les notions de spontanéité et d'authenticité convergent et se superposent en grande partie, mais elles ne coïncident pas.

Etre authentique (ainsi qu'être spontané) signifie laisser émerger ses sentiments, même négatifs, et ne pas (trop) cacher, dissimuler ou inhiber ses états d'esprit, aussi contradictoires soient-ils, mais – au contraire – les montrer. L'authenticité, toutefois, n'est pas la spontanéité tout court, mais une « spontanéité spéciale ». Etre authentique ne signifie pas seulement être en mesure de préserver son propre espace de liberté, mais aussi être capable de trouver sa propre cohérence intérieure : une manière d'être qu'on a reconnue comme correspondant à soi et qu'on a développée petit à petit, dont on s'est éloigné et dont on s'est rapproché plusieurs fois.

## Deux axes

Je situerai la survenue des conditions nécessaires pour l'apparition de l'authenticité dans l'aire déterminée par l'intersection de deux axes.

Le premier, longitudinal ou diachronique, a trait à la reconnaissance de sa propre place dans une ligne généalogique. Comme l'observe Racamier (1992), la quête des origines est le point d'articulation où se joue la possibilité de développer la capacité de penser, d'évoluer et d'établir son propre regard sur le monde. S'interroger

---

\* NDT : traductions libres.

sur ses origines, selon Racamier, ne consiste pas à rechercher les causes, mais à prendre conscience qu'il existe quelque chose qui « se situe en amont dans le déroulement du fil des choses » : quelque chose qui est extérieur à l'individu (par exemple, le père et la mère), mais qui détermine sa naissance et (en partie) ses caractéristiques. Les patients atteints des pathologies les plus graves ne peuvent pas accepter l'idée de leur « origine extérieure ». La psyché s'organise alors autour du fantasme tout-puissant d'être le créateur de soi (autogénération).

Je me limiterai à ces quelques mots pour ce qui concerne le premier axe. Les thèmes de l'origine et de l'originnaire sont amplement illustrés et approfondis par les autres auteurs qui ont contribué à ce numéro de la revue. Je concentrerai plutôt mon attention sur le deuxième axe, que je qualifierai d'horizontal ou synchronique.

Dans cette perspective, la possibilité d'accéder à l'authenticité est liée à la capacité de suivre de près ses propres états mentaux et d'être capable de saisir, de contenir et d'exprimer la « vérité émotionnelle » d'un état d'âme, d'un sentiment, d'une situation, d'une rencontre, d'une phrase, de l'expression d'un visage. Pour y arriver, il faut ne pas être trop effrayé par la puissance des émotions, mais – au contraire – savoir les contenir.

TH Ogden (2003) illustre, en termes très vifs, combien il est important que l'analyste soit capable de saisir et de contenir la vérité émotionnelle renfermée dans les événements verbaux et non verbaux, conscients et inconscients qui ont lieu au cours des séances. En formulant une interprétation, l'analyste donne une « forme » à cette vérité et crée la possibilité de nouvelles expériences.

Cartier-Bresson (1996) fournit une brève définition pratique de l'opération qui permet de saisir la vérité émotionnelle : « Photographier c'est mettre sur la même ligne de mire la tête, l'œil et le cœur. » Saisir une vérité émotionnelle peut être très douloureux, mais peut aussi, parfois, causer une joie intense.

Pour y parvenir, il faut tout d'abord ne pas être trop effrayé par la puissance des émotions. Melanie Klein (1948) a développé ce thème en parlant de traversée de la « position dépressive ». L'individu s'approche, à plusieurs reprises, de l'expérience et de la compréhension des sentiments crus et passionnés qu'il nourrit pour l'objet d'amour, précédemment idéalisé. Il devient ainsi, petit à petit, plus en mesure de reconnaître et de contenir les émotions et les fantasmes. André Green (1983) aborde le même problème d'un autre point de vue. Il porte l'attention sur l'importance de la prise en compte et de l'analyse du « complexe de la mère morte ». La « mère morte » dont parle Green n'a pas disparu ; au contraire, elle n'est – dans un certain sens – que trop présente. C'est toutefois une mère qui, occupée par sa propre situation de deuil, n'est pas en mesure d'investir et de soutenir affectivement l'enfant. La mère qui aurait dû être pour lui source de vitalité a par contre été (et continue d'être) une figure atone, presque inanimée. La « mère morte » est une sorte de barrière aux émotions plus intenses qui empêche de jouir pleinement de la vie affective.

## **Personnages internes et dialogue**

Les indications de Melanie Klein et d'André Green sont, à mon sens, très valables. J'y ajouterai, néanmoins, un autre cadre de référence théorique (Kaës, 2002).

La vie de la pensée et des affects est animée non seulement par la présence de représentants des instances psychiques, mais aussi – de manière plus générale –, de « principes », de « références », d'« images », de « musiques », de « nuées de sentiments », de « pressentiments », d'« intuitions ». Les « personnages internes » peuvent être un moyen pour donner une forme et une représentation au creuset d'éléments que j'ai énumérés. Ces « personnages internes » sont en dialogue constant les uns avec les autres, tantôt verbal, tantôt sous la forme d'une influence muette réciproque. Ces personnages peuvent être en désaccord, mais sans jamais arriver à une rupture irrémédiable. Si l'un des personnages est éloigné du noyau central de la personnalité, ce n'est qu'à la suite d'un long et pénible travail de transformation. La polyphonie et le « dialogue » sont un facteur qui permet de mieux contenir la vérité émotionnelle.

La capacité interprétative de certains grands acteurs en fournit un exemple. Aldo Fabrizi – un grand acteur romain – ponctuait toujours ses paroles de grognements, dans le style : « Oui ! Nous devons aller dîner chez Elvira... hum, hum, hum... Nora sera là aussi... hum... ». Edoardo De Filippo accompagnait ses mots d'expressions tragiques, de tics, de contorsions du visage. Fabrizi et De Filippo personnifiaient leur dialogue interne. Ils développaient à la fois un discours verbal et un discours sonore/mimique pour permettre à deux personnages internes différents de s'exprimer en même temps. Le deuxième discours (sonore/mimique) commentait le discours verbal en limitant, en modulant, voire même en contredisant son sens.

Le phénomène opposé peut être observé chez les patients qui ne sont pas en mesure d'entretenir un lien souple entre les différentes parties d'eux-mêmes – entre interlocuteurs internes et externes – parce qu'ils n'ont pas acquis le sentiment stable d'exister, la capacité de distinguer de manière appropriée ce qui est en eux de ce qui est hors d'eux. Ces patients vont tantôt dans un sens, tantôt de l'autre ; ils soutiennent une thèse et, tout de suite après, la thèse opposée. D'où une sensation constante d'incertitude et d'ambiguïté. La question « être ou ne pas être » occupe toujours une place centrale, en usurpant l'espace et le temps que pourraient occuper d'autres questions et d'autres explorations concernant les désirs, ce qu'on a perdu, les causes de son propre bonheur ou de son malaise et de sa souffrance.

## **Identifications**

Je reprendrai le discours sur les « personnages internes » sous un autre angle. Un facteur important dans le parcours vers l'authenticité est le fait que l'individu s'est délivré d'identifications trop limitantes et contraignantes. H. Faimberg (1993)

parle « d'identifications aliénantes ou clivées », c'est-à-dire d'identifications qui prévoient « l'intrusion tyrannique d'un objet qui ne s'absente jamais et devient l'organisateur du psychisme » (Baranès, 1993).

Par l'effet des identifications aliénantes, la vie psychique d'un individu tourne autour de quelque chose qui appartient à l'histoire d'un autre, souvent celle d'un des parents : quelque chose qui ne peut pas être mis en question. Ceci produit, entre autres, une méconnaissance systématique de l'identité, de l'originalité et de la particularité de l'individu, ce qui entraîne un nivellement de celui-ci sur la dimension de l'appartenance familiale ou, au contraire, d'un refus de celle-ci. Cette méconnaissance de soi, poussée à l'extrême, va jusqu'à nier l'existence des différences essentielles de la vie, même celles entre les sexes ou les générations.

Par ailleurs, ces identifications servent aussi, en quelque sorte, de charpente du Soi. La tentative de s'en débarrasser pour faire émerger des aspects nouveaux, plus fluides et mobiles, est donc toujours perçue comme un risque de s'égarer, de rester seul, de s'autodétruire.

Vue sous cet angle, l'authenticité est une force puissante qui, à la fois, attire et suscite la crainte. Poursuivre l'authenticité c'est écouter l'appel de quelque chose d'illimité et de mal connu, qui n'en est pas moins perçu comme étant essentiel.

Ce n'est que lorsqu'un individu a acquis une « autorité » sur lui-même qu'il peut contenir la vérité émotionnelle car il ne doit pas constamment demander des autorisations et craindre d'éventuels jugements.

## **Veronica**

Je présenterai maintenant un compte rendu clinique qui montre à quel point l'authenticité du patient et de l'analyste peut être utile dans le travail analytique.

Francesco Corrao (1976), lors d'une supervision, me fit remarquer que certains patients, dont l'enfance avait été très malheureuse et qui avaient vécu des traumatismes graves, avaient plus de chances que leur travail analytique soit fructueux s'ils avaient vécu dans un environnement caractérisé par la sincérité et l'authenticité par rapport à d'autres qui avaient grandi dans un milieu empreint d'hypocrisie et de fausseté. Il arrive que certaines familles développent une culture où le mensonge est présenté comme étant plus valable que la vérité en ce qu'il est plus cohésif. Le mensonge, en effet, permet à chacun de faire ce qui lui plaît, sous un semblant d'accord, alors que la vérité fait émerger des points de vue différents et – par là – le débat, voire le désaccord.<sup>vi</sup>

Ces mots de Corrao me sont revenus à l'esprit à propos de Veronica, une jeune femme avec des problèmes assez graves, mais dotée de sincérité et exempte de tout air de grandeur. Veronica a très peur, mais elle a aussi du « respect » pour ce qu'elle ne connaît pas en elle-même et dans la vie. J'entends par ce terme la capacité de tolérer dans une certaine mesure l'existence d'aspects discordants, incompréhensibles et non connus, tant chez les autres qu'en soi-même. Enfin, Veronica est une femme



fondamentalement gaie : j'emploie ce terme dans un sens un peu particulier, pour indiquer une attitude non grave et non moraliste qui sert d'antidote contre le risque d'hypocrisie et de formalisme.

Dans les dernières semaines, durant l'analyse, Veronica a surtout parlé de son déménagement. Cela fait onze ans, depuis que la première de leurs deux filles est née, que son mari et elle habitent dans un village à proximité de Rome où ils étaient très heureux. Mais à présent, la maison est devenue trop petite pour les exigences de la famille. En outre, il n'y a pas les écoles qu'il faut pour que leurs filles puissent poursuivre leurs études. Il va donc falloir qu'ils déménagent. Son mari et elle ont déjà accepté une offre pour leur appartement, condition indispensable pour pouvoir acheter une autre maison. Le temps presse, mais Veronica est bloquée. Elle n'a même pas commencé à chercher une nouvelle maison.

Un rêve et les associations liées à ce rêve me font comprendre quel est l'enjeu.

Veronica : « J'ai rêvé que Marina voulait parler avec moi. Elle voulait peut-être se plaindre de ses douleurs. J'étais embêtée. »

La patiente ne m'a jamais parlé de Marina auparavant. L'entrée d'un nouveau personnage dans l'analyse indique souvent quelque chose d'important.

Dr Neri : « Marina ...! ? »

Veronica : « Marina était la femme de Gianluca, un garçon avec lequel je sortais quand j'étais très jeune. Gianluca était affectueux, mais en même temps souffrant et très statique. Quand nous avons rompu, il a tout de suite commencé à sortir avec Marina qui est ensuite devenue sa femme. Marina est très active et déterminée : elle le protégeait et, apparemment, le guidait. Tout le monde a cru que c'était, pour Gianluca, une fuite dans le bien-être, mais moi j'ai pensé qu'il s'enfonçait de plus en plus dans la maladie. »

Je réfléchis sur le fait que Veronica s'interroge sur les conséquences que peut avoir une décision. Ce qui est n'est pas ce qui paraît. Choisir de souffrir peut être plus avantageux que de se sentir tout de suite mieux.

Veronica (continue) : « La relation entre Marina et Gianluca s'est poursuivie selon le scénario habituel : Marina essayait d'aider Gianluca, qui devenait de plus en plus renfermé et passif. Le temps a passé. Gianluca a subi quelques hospitalisations, puis un jour il s'est suicidé. »

Je suis secoué. Un suicide signifie l'impossibilité de sentir qu'on est aimé, ne serait-ce qu'un peu. Je pense que Veronica ne veut pas parler de cela avec Marina (dans le rêve, elle est « embêtée »), mais qu'elle veut en parler avec moi.

Dr Neri : « Gianluca, comment s'est-il suicidé? »

Veronica (un peu déconcertée) : « Quelle importance ? »

Dr Neri : « La manière dont une personne se suicide peut aider à comprendre quel était son état d'esprit. »

Veronica : « Il s'est pendu. Il s'est enfermé dans un garage et il s'est pendu. »

Je pense qu'il vaut mieux poursuivre le dialogue que m'arrêter pour réfléchir, en la laissant seule.

Dr Neri: « Gianluca se sentait, probablement, de plus en plus coincé et étouffé. Il avait en lui une grande colère qu'il n'arrivait pas à exprimer. »

Veronica ne répond pas. Ce qui l'intéresse, sans doute, c'est de comprendre non pas les raisons du suicide de Gianluca, mais quelque chose qui la concerne personnellement. Je me demande si elle s'est sentie en faute, même si aucun sentiment de culpabilité ne transparissait dans ses mots ou dans son ton de voix.

Dr Neri : « Et vous, qu'avez-vous éprouvé ? »

Veronica : « J'ai été peinée, mais pas étonnée. D'une certaine manière, il me semblait que tout concourait pour que ça se termine comme ça. »

Elle continue ensuite dans une direction inattendue. L'entrée en scène dramatique de Gianluca et Marina est peut-être la toile de fond d'événements dont Veronica est la protagoniste.

Veronica : « Lorsque j'ai connu Gianluca, j'étais dans les scouts. Pendant des années, l'association a été très importante pour moi. Mais quand j'avais dix-huit ans, certains événements – dont je vous ai parlé – ont ébranlé ma confiance. »

Veronica, en effet, m'avait parlé quelques mois plus tôt de certains amis qui faisaient partie des scouts. Ces garçons avaient pris du LSD et on l'avait su. Face à ce

problème, les dirigeants de l'association ne s'étaient nullement souciés des garçons, mais avaient réagi de manière répressive.

Veronica (continue) : « Il ne s'agissait pas seulement de cette histoire de LSD. De manière plus générale, je m'étais aperçue que mon appartenance aux scouts ne correspondait plus à ce que j'étais et à ce que je ressentais. Durant une réunion, j'ai annoncé ma volonté de quitter l'association. Mes camarades et mes chefs ont essayé de me faire changer d'idée, mais moi j'ai persévéré dans ma décision. »

Je pense qu'il s'est agi d'une décision fondamentale, comme l'est celle de changer de maison. Je pense aussi que Gianluca, par contre, n'a pas été capable d'affronter une séparation et un deuil.

Veronica (achevant son discours) : « Après avoir quitté les scouts, j'ai vécu une longue période de solitude et de dépression. Sur le conseil de ma mère, j'ai commencé une psychothérapie de groupe qui m'a beaucoup aidée. Puis j'ai connu mon mari, Vanni, et ma première fille est née. »

La séance approche de sa fin. Je sens la responsabilité de dire quelque chose qui peut être très important pour la patiente. Je pense que, pour Veronica, la séparation (le divorce) dont elle me parle n'est pas celle d'avec Gianluca (qui a déjà eu lieu), ni d'avec les scouts, mais celle d'avec Marina. Il s'agit, plus précisément, du divorce d'avec une partie d'elle-même qui est à tel point terrorisée de la possibilité d'une catastrophe (un éventuel suicide de Gianluca ou ce qui peut leur arriver – à elle et à sa famille – si elle quitte la maison et le village où ils ont vécu) qu'elle agit de manière à ce que celle-ci se produise presque inévitablement. Il ne me semble pas possible de parler maintenant de ce divorce à Veronica. En fait, je ne sais même pas s'il est possible et utile que Veronica se sépare de cette partie d'elle-même. En tout cas, il n'y a pas lieu de le faire sans avoir compris auparavant les raisons qui portent Marina à avoir si peur des éventuelles catastrophes de la vie et un regard si aigu de Cassandra. Je décide plutôt de mettre en évidence la force qui l'a poussée à choisir de se séparer de Gianluca et de quitter les scouts.

Dr Neri : « Vous avez fait preuve de courage en quittant les scouts et en écoutant ce qui vous semblait correspondre de manière plus authentique à vous-même. »

Veronica répond d'une voie plus claire, en reliant le choix passé au choix actuel de changer de maison.

Veronica : « Si j'étais seule ou s'il ne s'agissait que de Vanni et moi, je n'aurais pas tant de mal à décider quelle maison et quel quartier pourraient nous convenir. Ce qui me bloque, c'est la responsabilité vis-à-vis de mes filles. »

Dans la séance suivante, après l'interruption du week-end, Veronica raconte qu'elle a fait une série de rêves persécutoires très courts et qu'après elle s'est sentie mieux. Elle me dit qu'elle a visité quatre appartements qui pourraient lui convenir. Les appartements ont également plu à Vanni. Pour les petites, ce changement de maison sera un choc ; mais Veronica pense que, pour elles aussi, cette solution est la meilleure parce qu'elles pourront ainsi évoluer dans un milieu moins restreint. Je pense que les rêves persécutoires ont été, pour elle, une manière de digérer le reste de peur et d'angoisse qui la bloquait. En commençant à chercher une nouvelle maison, Veronica a choisi de faire confiance à ses yeux, à ses pensées et à ses sentiments et de proposer ce qu'elle a vu, pensé et ressenti comme quelque chose d'exprimable et de partageable par son mari et par ses filles. En l'écoutant, j'ai l'impression qu'il nous reste encore beaucoup de travail à faire, mais qu'un pas important a été franchi.

### **Non authenticité et ennui**

Je terminerai par quelques notes au sujet de l'authenticité considérée non pas comme une qualité de l'une ou de l'autre des personnes engagées dans une relation, mais comme le produit de leur interaction.

Une augmentation de l'authenticité est signalée par une plus grande implication de l'analyste et du patient : ils perçoivent tous les deux qu'ils peuvent toucher et qu'en fait ils sont en train de toucher à quelque chose d'essentiel. Un autre indice de l'authenticité ou non d'une relation est le fait d'éprouver de l'intérêt ou de l'ennui au cours des séances. M.R. Kahn écrit (1968) :

« [...] ce qui ennue est implicitement non authentique, tant pour le patient que pour l'analyste. »\*

Kahn emploie le mot « ennui » dans une acception particulière et bien précise : c'est l'effet de quelque chose ou de quelqu'un qui ennue (*that which is boring*). Le patient ennuyeux est :

« Un patient [qui a besoin] de garder un contrôle tout-puissant sur sa réalité interne à travers un contrôle obsessionnel du langage et du matériel. »\*

---

\* NDT : traductions libres.

Kahn poursuit, dans le même ouvrage :

« [... en tant qu'analystes,] nous devons apprendre à tolérer le discours faux et [ennuyeux] du patient pour pouvoir l'aider. »<sup>vii</sup> \*

L'analyste doit se rendre compte si l'ennui qu'il éprouve est l'effet d'une défense du patient qui le tient à distance ou d'un contrôle tout-puissant sur la pensée. Il faut aussi que l'analyste comprenne si l'ennui qu'il ressent est l'effet d'un vécu dépressif ou le résultat d'une angoisse débordante que le patient déverse sur lui.

Le lien entre l'ennui et la non authenticité établi par Kahn peut, à mon avis, être étendu à « l'ennui normal » : celui que l'analyste peut éprouver en séance même quand il travaille avec des patients qui ne sont pas très sévères.

Dans ce cas, c'est une dynamique de ce genre qui se met en place. Le patient – à ce moment précis de la séance – est entré en contact et parle non seulement avec l'analyste, mais aussi avec une « figure interne » distraite et indifférente, avec quelqu'un qui baille pendant que le patient parle. Le fait de se confronter avec cette figure interne qui baille mine progressivement son assurance, bloque sa vivacité, étouffe tout enthousiasme de sa part. Le patient, qui avait commencé (ou aurait pu commencer) à parler de manière intéressante et vivante, devient terne et ennuyeux. L'analyste, à son tour, peut être entraîné dans l'ennui de deux façons : soit en s'identifiant avec la figure interne ennuyée, soit en écoutant le patient devenu réellement ennuyeux.

Dans ces cas, l'analyste doit mobiliser – en lui-même et dans la relation – les fonctions qui transforment le « discours ennuyeux » du patient en un discours intéressant. Il doit tout d'abord se différencier de la « figure interne ennuyée » et ensuite faire preuve d'un intérêt renouvelé pour son interlocuteur, son silence, ses mots hésitants. A la longue, l'intérêt de l'analyste pour le patient et pour ce qu'il dit a des effets incroyablement positifs. Le patient devient plus tranquille et sûr de lui et cette plus grande tranquillité et assurance lui permettront de s'exprimer plus librement et de manière plus spontanée.

---

\* NDT : traduction libre.

## Bibliographie :

Arendt H. (1967), Truth and Politics, *The New Yorker*, Issue of 1967-02-25, pp. 49-88. Republished in Arendt H. (1969), *Between Past and Future*, New York, The Viking Press [trad. fr. Vérité et Politique, in *La Crise de la Culture*, Paris, Gallimard/Folio, 1989].

Baranès J.J. (1993), Devenir soi-même : avatars et statuts du transgénérationnel, in Kaës R. et al., *Transmission de la vie psychique entre générations*, Paris, Dunod.

Barthes R., cité d'après Marty E. (2006), *Roland Barthes, le métier d'écrire*. Paris, Éditions du Seuil.

Cartier-Bresson H. (1996), *L'imaginaire d'après nature*, Paris, Fata Morgana.

Corrao F. (1976), *Communication personnelle*.

Erickson E.H. (1956), The problem of Ego identity, *J. Am. Psycho-Anal. Ass*, 4. [trad. fr. *Adolescence et crise, la quête de l'identité*, Paris, Flammarion, 1972].

Faimberg H. (1993), Le Télescopage des générations, in Kaës R. et al., *Transmission de la vie psychique entre générations*, Paris, Dunod.

Freud S. (1921), *Massenpsychologie und Ich-Analyse*, G.-W. XIII, [trad. fr. *Psychologie des foules et analyse du Moi*, in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1982].

Green A, (1983), *Narcissisme de vie, Narcissisme de mort*, Paris, Les Editions de Minuit.

Kaës R. (2002), *La polyphonie du rêve. L'expérience onirique commune et partagée*, Paris, Dunod.

Kahn M.R. (1968), *Forward to Winnicott D.W. (1968), Holding and Interpretation: Fragment of an Analysis*, New York, Grove, 1987 [trad. fr. *Fragment d'une analyse*, préface de M.R. Kahn, Paris, Payot, 2004].

Klein M. (1946), Notes on some Schizoid Mechanisms, in *Developments in Psycho-Analysis*, London, Hogarth Press, 1952. [trad. fr. Notes sur quelques

mécanismes schizoïdes, in Klein M. et al. *Développements de la psychanalyse*, Paris, P. U. F. , 1966].

Ogden T.H. (2003), What's true and whose idea was it? *Int. J. Psychoanal.*, 84: 593-606.

Racamier P.C. (1992). *Le génie des origines*, Paris, Payot.

Winnicott D.W. (1950), *Ideas and Definitions*, in: Winnicott C., Shepherd R., Davis M. (edts), *Psychoanalytic explorations*, London, Karnac, 1971.

Winnicott D.W. (1960), Ego distortion in terms of true and false self. In: *The maturational processes and the facilitating environment*, London, The Hogart Press and The Institute of Psycho-analysis. [trad. fr. Distorsion du Moi en fonction du vrai et du faux Self, in: *Processus de maturation chez l'enfant*, Paris, Payot, 1988].

Winnicott D. W. (1963), Communicating and not communicating leading to a study of certain opposites, in Winnicott D. W. (1965), *The Maturational Processes and the Facilitating Environment*, London, Hogarth Press. [trad. fr. De la communication et de la non-communication, in: *Processus de maturation chez l'enfant*, pp.151 à 168, Paris, Payot, 1970].

Winnicott D.W. (1969), *Development of the Theme of the Mother's Unconscious as Discovered in Psycho-Analytic Practice*, in Winnicott C., Shepherd R., Davis M. (edts), *Psychoanalytic explorations*, London, Karnac, 1971.

Winnicott D.W. (1970), ..... in Winnicott C., Shepherd R., Davis M. (edts), *Psychoanalytic explorations*, London, Karnac, 1971.

Winnicott D.W. (1971), *Playing and reality*, London, Routledge. [trad. fr. *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard/Folio, 2002].

Winnicott D.W. (1988), *Human Nature*, The Winnicott Trust, London [trad. fr. *La nature humaine*, Paris, Gallimard/Connaissance de l'inconscient, 1990].

---

<sup>i</sup> «When there is a certain degree of failure of adaptation, [...] the infant develops two types of relationship. One type is a silent secret relationship to an essentially personal and private inner world [...]. The other is from a false self to a dimly perceived external or implanted environment. The first contains the spontaneity and the richness, and the second is a relationship of compliance kept up for gaining time till perhaps the first may some day come into its own» (p. 109 n.).

<sup>ii</sup> «I suggest that in health there is a core to the personality that corresponds to the True Self [...]; I suggest that this core never communicates with the world of perceived objects, and that the individual person knows that it must never be communicated with or be influenced by external reality.»

<sup>iii</sup> «I have tried to state the need that we have to recognize this aspect of health: the non-communicating central self, for ever immune from the reality principle, and for ever silent. Here communication is not non-verbal; it is, like the music of the spheres, absolutely personal. It belongs to being alive. And in health, it is out of this that communication naturally arises.»

<sup>iv</sup> «It is an essential part of my theory,» writes Winnicott, «that the True Self does not become a living reality except as a result of the mother's repeated success in meeting the infant's spontaneous gesture or sensory hallucination.»

<sup>v</sup> «The not-good-enough mother fails to meet the gesture and substitutes her own, with which the infant complies with the beginning of a False Self.»

<sup>vi</sup> H. Arendt (1967, p. 61) écrit: «Ce n'est que lorsqu'une communauté s'est engagée dans le mensonge organisé par principe (et non seulement par rapport à des détails) que la sincérité en tant que telle, non étayée par les forces déformantes du pouvoir et de l'intérêt, peut devenir un facteur politique de premier ordre. Lorsque tout le monde ment sur tout ce qui est important, celui qui dit la vérité, qu'il le sache ou pas, a commencé à agir ; il s'est engagé, lui aussi, dans les affaires politiques car, quand bien même il survivrait, il aurait fait un premier pas vers le changement du monde.» (traduction libre).

<sup>vii</sup> «From this I would conclude that that which is boring is inherently inauthentic, both for the patient and the analyst. And yet we have to learn to tolerate this counterfeit discourse in order to help the patient». «The boring patient is trying to maintain omnipotent control over his inner reality by obsessional over-control of language and material».